

## EG

*"C'est avec l'arbre qu'on fabrique la pirogue".*

Partir, migrer, être exilé, expulsé ou déraciné... La migration est certes un phénomène naturel et universel qui enrichit l'âme humaine. Voyage dans l'espace, voyage dans le temps : « *Nous sommes tous des migrants* », propose JC Métraux (2011) ; mais la migration est de plus en plus fréquente et lointaine. Faut-il quitter nos « appartenances » pour entrer dans d'autres ? Ou bien notre identité se nourrit-elle de « métissages » ? Pour le sujet migrant, la question de l'identité et de la différence se pose. Ulysse, Œdipe, Moïse...poursuivis par leurs destins et à la découverte d'eux-mêmes, sont partis, ont erré, se sont égarés, mais sont revenus mourir sur la tombe de leurs ancêtres. La quête du devenir s'enracine dans le passé. On peut accepter de se perdre, c'est-à-dire avancer sans connaître le chemin ni la destination, accepter l'inconnu et la différence, mais en faisant confiance à ce qui est en nous et nous guide. « Demain » et « ailleurs » ne sont possibles que dans une continuité, dans la suite d'un passé et de pensées permettant d'accepter suffisamment de transformations de soi-même, sans se renier. Le paysage change mais si le fil même effiloché de nos appartenances ne cède pas, l'aventure de la migration alimente les graines de notre créativité. « *C'est avec l'arbre que l'on fabrique la pirogue* » dit un proverbe mélanésien.

Pour affronter les différences, de langues, de culture, de religion, de coutumes..., pour les comprendre, les accepter, les intégrer, l'inscription et l'ancrage dans le contexte originel est nécessaire. Car la subjectivité singulière trouve sa source dans l'appartenance à un ensemble humain dont les dispositifs de représentations symboliques partagés maintiennent la cohésion, dispensent du sens et assurent l'identité; mais confrontent aussi chaque sujet à l'altérité, au "non-nous", à l'étranger, voire à l'étrange.

Après quelques réflexions concernant ce que l'on appelle le *parcours migratoire*, je vous proposerai d'évoquer quelques *rencontres avec des migrants* qui nous permettront de nous arrêter sur leurs *manifestations de souffrance et les ressources* dont ils disposent puis de nous interroger sur les *recours possibles* dont nous disposons.

### **Le parcours migratoire:**

Certes, le terme de *migrants* a remplacé celui d'immigrés mais on retrouve ses anciens démons en désignant parmi les étrangers qui arrivent ceux qui doivent s'intégrer ou partir: gardons-nous des sirènes des pouvoirs politiques, sociaux, médicaux

Les conditions de la migration ne sont pas les mêmes pour tous et concernent le départ, le parcours migratoire et l'accueil, temporaire ou définitif, dans un pays; et il faudrait aussi parler du "retour".

Pour celui qui coupe l'arbre pour construire sa pirogue, dont le projet germe dans la pensée du voyageur et dans les racines de l'arbre, le subtil tissage entre identité et différences sera la trame de sa créativité.

Mais lorsque l'on est trop éloigné des tombes ancestrales, lorsque le « voyage » est traumatique, lorsque la nacelle culturelle est brisée, et que les liens d'appartenance sont rompus, la reconnaissance de l'autre différent est difficile, voire impossible ; l'étranger devient étrange, la fêlure du Moi s'installe. « Voyages sans retour », déracinements ou arrachements, temps désorganisés ou interrompus, passés oubliés ou perdus, participent à la destruction de l'âme, avec ses conséquences individuelles et collectives.

Car *l'accordage fondateur* entre la base narcissique individuelle (constituée à partir du *contrat narcissique*) et le groupe d'appartenance, dans son environnement social et culturel, celui dans lequel naît l'enfant, constitue l'arrière-fond de la vie psychique du sujet et participe à sa construction. Cet invisible fondateur, cette *alliance inconsciente* (au sens de René Kaës [2009]) lie le sujet au *contexte* qui le constitue et l'inscrit dans une chaîne générationnelle et la trame sociale ; ce double

ancrage, individuel et collectif, fondateur de la subjectivité singulière et des liens d'appartenance, offre au sujet un système de représentations sûres, stables et partagées et lui permet de donner un sens à ce qu'il vit. Ainsi, la culture, avec ses histoires, ses mythes et ses coutumes précède, fonde, enveloppe, toute psyché singulière et participe à son fonctionnement. Garant de la vie psychique, elle assure identité et intégrité, et offre au sujet « une version du Monde », lui permettant de comprendre et de penser les changements et bouleversements de sa vie. Sa cohérence et sa continuité favorisent les rapports de chacun avec lui-même, les autres, le Monde. Ce « drapé culturel », toujours en mouvance et en évolution, concerne l'expérience vitale de chacun et l'invite à la créativité. [E. Granjon 2015]

Cet accordage entre la subjectivité singulière et le « contexte », qui assure les fondements de l'identité et la permanence de l'être (du « bien-être »), nécessite, on s'en doute, une certaine stabilité et permanence des enveloppes.

Certes, tout changement de « contexte » remodélise en partie le psychisme d'un sujet, mais les contrats fondateurs le lient à son histoire, à sa famille, à sa religion, à sa culture et ses coutumes.

En revanche, certaines conditions de la migration peuvent détruire les liens d'appartenance, rompre la continuité temporelle, au risque de dysfonctionnements psychiques sévères. Le « désaccordage » du psychisme entre « l'intérieur et l'extérieur », par défaut, rupture ou destruction des garants environnementaux et fondateurs, par perte des repères sociaux, culturels, historiques, entraîne un déséquilibre profond, voire une crise identitaire.

Je vous propose quelques réflexions et interrogations à partir de notre expérience dans le cadre de missions MDM et je ferai aussi quelques références au livre de JC Métraux : « La migration comme métaphore » (Editions La Dispute, 20011).

Migrer n'est pas qu'un simple changement d'environnement, de contexte; cela implique pour celui qui part:

\* 1° tout d'abord, d'appartenir à un monde, d'en partager la culture et la langue, la mémoire ainsi que certaines valeurs. ... ;

\* 2° de quitter ce monde et ce contexte avec un projet ou sans projet, avec sa part de choix, de mandat ou d'obligation : départ choisi ou rupture imposée.

\* 3° de passer d'un monde à un autre différent, parcours chargé d'expériences et de traumatismes, avec son lot de souffrances, de pertes et de deuils. La question du deuil dans ses différentes phases est au cœur de tout projet migratoire, dans l'espace ou dans le temps, qu'il soit individuel, groupal ou collectif, choisi ou subi.

\* 4° puis d'entrer avec ce passé dans un nouveau monde étranger parfois étrange, avec ses souvenirs et sa mémoire dans ses valises, mais aussi sa capacité d'ouverture et d'accueil : car *la reconnaissance mutuelle* (avec sa part de gratitude et d'estime) *et l'appropriation réciproque* font partie des conditions nécessaires à l'entrée et à l'accueil de l'étranger. Ils participent à la création de sens partagé et à la construction de souvenirs permettant de conjuguer, emboîtées ou métissées, appartenances héritées et nouvelles appartenances. « *L'hospitalité* » offerte permet « *l'appropriation réciproque* » et l'acceptation par le migrant des nouvelles conditions de vie. Souvenons-nous que "*reconnaître*" est une condition nécessaire au "*connaître*".

\* 5° Restera le difficile problème de « l'intégration » (terme bien malheureux), qui implique certaines reconnaissances mutuelles et confronte chacun, de part et d'autre, à la différence et l'altérité et aux présupposés idéologiques d'une nécessaire parenté culturelle. L'intégration choisie ou subie, rend difficiles un tissage et un métissage respectueux des appartenances multiples et des identités différentes, et empêche la participation co-créative à de nouvelles constructions. Vivre ailleurs implique des accordages complexes et parfois difficiles, de part et d'autre.

Cette « *co-création* », avec ses heurs et ses malheurs partagés, témoigne de nombreuses humiliations, rejets, entraves à la perpétuation des signes de l'appartenance héritée (concernant en particulier la transmission, les alliances, la parentalité, la résidence...)

\* Mais être de cet autre monde (et pas seulement dans cet autre monde), c'est accepter nous dit-on *l'assimilation* (où l'adaptation est totale, impliquant une fossilisation des deuils et un oubli du passé) ou bien choisir « *l'intégration créative* » qui implique la reconnaissance de l'apport respectif des deux mondes

Toutes les Sociétés construisent leurs figures de l'altérité menaçante, en fonction des métamorphoses du « *Nous* ». Celles-ci vont contribuer à définir, selon les époques et au gré des vagues migratoires, les « *vrais et les faux migrants* », ceux qui correspondent à l'idéalisation du moment du pays d'accueil, et « *les indésirables* » qui stigmatisent « *les pires terreurs* » et fomentent le « *sentiment sécuritaire* ». L'immigration choisie, fondée sur la sélection de certains critères en vue de la protection du pays accueillant (santé, sécurité, moralité, éducation, ...) se fait sur l'assimilation et non le métissage. Dans cette subtile démarche sélective, des médecins, psychiatres et psychologues n'ont pas fait défaut... ouvrant tout un registre nosographique permettant de passer « *de la différence au déficit* ».

Par contre, l'enlacement des appartenances multiples, diverses, tisse le métissage sur lequel les bourgeons des identités différentes se rencontrent et participent à la co-construction de communautés nouvelles.

Tout au long de ce parcours, les risques sont grands, les écueils nombreux et les déviations fréquentes.

### **Rencontres avec des migrants**

A partir de rencontres avec des migrants dans différentes situations - essentiellement en Turquie et dans le Briançonnais - ,rencontres faites avec Bernard Granjon, dans le cadre de Médecins du Monde, nous avons choisi de réfléchir sur les conditions de « départ » du pays d'origine et leurs répercussions sur la santé physique et psychique des migrants, leur vulnérabilité et leurs souffrances.

Le départ du pays d'origine vers un autre peut être choisi ou imposé ; il peut être programmé, réfléchi ou au contraire inattendu, arrachement non préparé voire violent.

Pour certaines personnes que nous avons rencontrées, leur voyage s'inscrit dans un « projet de vie » alors que d'autres durent partir « en laissant tout », sans projet, sans but, en fuyant souvent en urgence voire sous la menace et en rompant leurs liens

d'appartenance. Les premiers ont inscrit leur migration dans une continuité personnelle, familiale, culturelle ou sociale : « *J'ai été désigné par le père* », « *je suis venu pour accomplir un rêve* » ; le passé et le pays restent présents et le retour paraît possible ; certains deuils sont nécessaires et participent au chemin psychique. Leur projet peut être un échec, certes, mais il a un sens. Par contre, ceux qui ont du tout quitter (famille, travail, inscription sociale...) ont parfois perdu tout lien avec ceux « *qui sont restés au pays* », par sécurité ou par violence. « *Je suis sans nouvelle de ma famille. Je ne sais pas s'ils sont vivants ou morts* ».

\*Chez ceux qui ont un projet migratoire, nous avons rencontré des manifestations de souffrance psychique, certes, de *malaise*, dans ses aspects dépressifs : la difficulté ou l'échec du projet peuvent susciter désarroi, tristesse, culpabilité, avec leurs lots de manifestations psychosomatiques... mais l'adaptation, à plus ou moins brève échéance, aux nouvelles conditions de vie, aussi déplorables soient-elles, paraît possible et est en rapport avec la « qualité psychique » du sujet et sa *capacité de résilience* ; de nouveaux liens et un « devenir » (voir un avenir) peuvent se construire, différents de ce qui était espéré ou attendu, mais ayant un sens par rapport au « projet de vie », ou au « mythe d'une vie meilleure » : « *dans l'aventure, tout peut arriver, nous disait un Ivoirien, il faut donc être prêt à tout et mettre tout cela dans sa tête* ». Malgré séparations et pertes, la migration devient alors une expérience de vie dans l'histoire personnelle, des souvenirs sont accessibles, l'espoir renaît et l'idée d'un retour possible reste présente. L'enveloppe culturelle et religieuse se modifie, certes, mais persiste, « tient bon », et reste une référence qui donne sens à « l'aventure de la vie » ce qui permet d'établir de nouveaux liens « *Chez nous on dit : quand tu travailles et tu fais tes prières, on a tout* » disait une Sénégalaise. C'est une « transformation » qui est proposée au sujet, permettant d'accorder identité et différences. Et quelques soient les difficultés rencontrées, « *le cœur bat* » comme nous disait récemment un Guinéen.

\*Il en va tout autrement pour ceux pour lesquels le voyage est une rupture en rapport avec une situation catastrophique, une obligation de survie non programmée dans leurs projets. Les repères habituels sont inaccessibles, perdus ou forclos ; le risque est le chaos de la pensée, voire la perte d'identité. Il ne s'agit plus de malaise, mais de « *malêtre* » (comme le propose René Kaës 2012). C'est une véritable

« mutation » qu'impose la discontinuité à ces sujets « déracinés » et « désaccordés ». La souffrance paraît plus profonde et les capacités d'insertion dans la société d'accueil plus réduites : ces sujets ne peuvent investir un lieu ni les personnes qui les entourent et sont sans projet : « *ici, on est enfermé ; on n'existe pas* ». Envahis par des sentiments d'impuissance, d'effondrement et d'abandon, ils sont aux prises avec des angoisses profondes, souvent isolés et sans espoir, dans le désert et l'étroitesse de leur monde : « *pour l'instant je suis là, et c'est tout* ». Bloqués dans un présent répétitif et oppressant, sans passé ni avenir mais accrochés à leur Smartphone, ils sont sans recours et sans secours, et semblent ne pas pouvoir penser ce qui leur arrive : « *c'est horrible ce que je vis ; tous les jours il faut fuir* ». Leur intégration dans un groupe est précaire et les liens qu'ils établissent avec d'autres migrants de même origine sont fragiles ou à type de « collage », formant des agrégats plutôt que des groupes dans lesquels règnent silence et anonymat. Chez ces personnes en grande souffrance, le visage est fermé, inexpressif, le regard « dans le vide », et le discours, souvent confus, paraît construit comme un justificatif, ne laissant aucun accès à l'histoire du sujet et de son parcours migratoire. Parfois un « vide de pensées » les amène à s'accrocher à de menus faits qu'ils n'élaborent pas. Le déficit de symbolisation peut être à l'origine de recours à des passages à l'acte, souvent violents. Sans leurs repères habituels (culturels, sociaux, familiaux...), dans la précarité, leur présence ici n'a pas de sens ; sans histoire, sans passé, ils ne peuvent penser l'avenir. Plusieurs personnes nous ont dit être angoissées par l'idée « *de mourir sans identité* ». L'environnement paraît hostile et menaçant et la méfiance (voire la défiance) remplace la confiance. Les autres et le Monde paraissent dangereux, engendrant un sentiment de catastrophe imaginaire auquel les sociétés contemporaines répondent souvent par l'exclusion et la répression. Et c'est ainsi que derrière des manifestations violentes et destructrices, il faut parfois pouvoir reconnaître la souffrance et la détresse psychiques du « malêtre ».

Dans certains cas, le corps devient l'ultime recours pour « faire signe » lorsque la psyché ne peut « donner sens » aux événements et à la souffrance, et les risques de somatisation sont importants (cancers, rectocolite hémorragique...). Ou encore des manifestations psychiques de cette détresse peuvent évoquer certaines pathologies sévères telles que psychoses, psychopathies, états limites..., correspondant à des

troubles profonds de l'équilibre et du fonctionnement psychiques, à un « malêtre », un mal d'être, qui trouve sa source non pas dans l'intrapsychique (comme le malaise), mais dans la perte des repères structuraux et des cadres sociaux et culturels nécessaires, des « métacadres » [R. Kaës 2012]. S'agit-il de pathologie ? Je dirais plutôt d'expression pathologique d'une souffrance psychique extrême, d'une souffrance sans nom, d'une détresse sans espoir en rapport avec les conditions mêmes de la transplantation et le « désaccordage ». C'est ce qui nous amène à envisager toute intervention en termes d'aide, de soutien, d'accompagnement plutôt que « thérapeutiques ». C'est un travail de réaccordage entre l'intra et l'intersubjectivité, dans un nouveau contexte, qu'il faut tenter de faire.

### **Les souffrances des migrants : quelles ressources ?**

Sans ses repères fondamentaux, sans « passé » et sans confiance, de quelles ressources dispose le sujet pour survivre ?

Comment ne pas rester clivé, partagé entre deux cultures, deux identités, deux mondes ? Cette position « entre deux » suscite angoisse et déséquilibre et les conflits internes ne peuvent être réglés faute de « garants » partagés. Désespérance et sentiment de catastrophe envahissent le champ psychique que l'autre, le différent, ne peut partager ; et le passage à l'acte correspond parfois à un possible exutoire, un « passage par l'acte », une tentative de sortie du malêtre, mais il réactualise la violence de la rupture.

Balloté entre des sentiments contradictoires ou paradoxaux, face à la peur et au sentiment d'insécurité, le sujet « désaccordé » tente de s'accrocher à d'éphémères repères ou de fragiles espoirs, dans un monde inconnu et souvent rejetant.

Cette crise profonde, structurelle, liée aux conditions migratoires, touche non seulement les sujets mais aussi leurs descendants qui ont cette part d'ombre en héritage : la « *transmission transgénérationnelle* » (c'est à dire sans transformation, inappropriable par les héritiers et à leur charge) de ce qui ne peut être pensé mais ne disparaît pas pour autant, impose aux générations successives restes et traces de ce qui est advenu. Et, nous le savons, une trace, chassée de la mémoire, étrange en

soi, peut être, quelle qu'en soit la forme, graine de ré-enracinement ou noyau traumatique. Porteurs du silence et des angoisses d'une histoire traumatique indicible, de fragments insensés d'évènements déniés, les enfants et leurs descendants seront les héritiers de « *la mémoire de l'oubli* » [E. Granjon 2006].

Mais cette détresse inélaborable porte aussi atteinte aux groupes et à la société d'accueil. Car certaines personnes peuvent, dans des tentatives de réaccordage et pour tisser des liens, nouer des « *alliances conscientes et inconscientes* » [R. Kaës 2009] avec des idéalismes plus ou moins utopiques ; fondées sur la notion de danger et de mort, ainsi que sur l'effacement du passé, ces alliances pathogènes et aliénantes avec certaines idéologies engagent les sujets dans un monde d'illusions : elles colmatent illusoirement les blessures narcissiques des sujets, apaisent leurs angoisses, et leur permettent de construire une nouvelle subjectivité. Mais ces engagements idéologiques sont au prix d'une aliénation nécessaire dont ils n'ont pas conscience. Et certains comportements extrémistes trouvent probablement leur source dans des états de désaccordage et de détresse. Nous avons aussi retrouvé ce type de « *subjectivités reconstruites* » et d'engagements idéologiques chez des personnes ayant vécu de longues périodes d'incarcération et d'isolement dans les prisons turques. En effet, les conditions d'enfermement et d'isolement total et prolongé, les ruptures de tout lien d'appartenance et l'environnement menaçant voire violent (humiliations, mauvais traitements menaces et tortures sont habituels), sont à l'origine de manifestations de souffrances psychiques sévères, voire d'un *état de déshumanisation*. Les conditions d'un travail de résilience sont rarement possibles. Le retour à la vie psychique et sociale se fait dans un réancrage aux sources les plus profondes de la subjectivité et un accrochage (plutôt qu'un accordage) à l'environnement proposé souvent chargé d'idéologie. Dépendance et militantisme aveugle accompagnent souvent le devenir de ces « *sujets reconstruits* ».

Enfin, d'autres migrants en situation de détresse et de mal-être sont amenés à élaborer leurs propres « *croyances* » qui les protègent de frayeurs et d'incompréhensions insupportables. Dans les groupes construits sur ce type de croyances partagées, la « *dérive communautaire* » est alors toujours possible, et tient lieu d'enveloppe commune ; et le « *repli communautaire* » excluant toute

pensée étrangère sert parfois de protection et d'ancrage pour certains, mais les aliène et les isole, les privant de leur liberté d'agir et de penser.

### **Quels recours possibles ?**

Quand la Religion fait défaut, que la Loi ne protège plus, que la Culture est « perdue », que la temporalité est détruite, et que, de surcroît, le sujet ne dispose plus des conditions permettant son équilibre biologique, de quels recours dispose-t-il pour garantir son humanité ?

Les récits de vie que nous recueillons, qui peinent à s'inscrire en termes de souvenirs, nous montrent que la société d'accueil participe à l'écriture du destin

Un constat à l'origine d'une question : tous les efforts faits pour apporter une « aide » aux migrants semblent ne pas atteindre leur but.

Comment tisser des liens entre les différents lieux et les différents temps de sa vie? Car par delà les clivages et les pertes, si une nouvelle appartenance ne vient favoriser la construction de souvenirs et la *co-crédation de sens*, les deuils s'embourbent ou se fossilisent.

Comment aider le migrant à retrouver une enveloppe sécurisante, un environnement lui permettant de donner sens à ce qu'il vit ? Comment l'aider à recoudre sa temporalité et lui permettre de retrouver, dans quelques souvenirs ou bribes de son histoire, ou dans quelques rituels, certaines racines, afin que « l'avant » permette de construire « l'après ».

Quelles appartenances et quels partages proposer afin de donner sens à la situation actuelle ? Les sociétés d'accueil, elles-mêmes traversées de courants paradoxaux, peuvent-elles offrir les conditions permettant de favoriser *un réancrage ou un métissage culturel* ? Quels « garants » peuvent-elles proposer pour *réaccorder* les ressources du sujet avec certaines valeurs partagées et signifiantes ? Garants culturels et sociaux fiables et stables, indispensables car l'intrication du désordre social et de l'héritage transgénérationnel de catastrophes concourt à la mise à mal

des formations métapsychologiques nécessaires aux processus simultanés de socialisation et de subjectivation.

Les traumatismes vécus par de nombreux migrants (terme souvent employé) masquent parfois des deuils difficiles, efface certaines réalités sociales, historiques et politiques et empêche les souvenirs. Et dans ce bain de déni, notre pensée asymétrique et omnipotente trouve sa place

Entre les pratiques des migrants en termes de soins, et leur santé envisagée dans les pays d'accueil, le fossé se creuse, mais les confusions abondent : la notion de déficit refait surface par exemple sous la forme de « *sensibilité* » des migrants à certaines pathologies (qui ne sont parfois que des souffrances) ou de conseils qui risquent de se muer en « endoctrinement »

Enveloppés dans nos certitudes, nous perpétons un échange inégal avec ceux que nous prétendons aider, les laissant embourbés dans les dettes qu'ils ont accumulées : dette à un passé, à ceux restés au pays, aux coutumes ancestrales. Nous ne sommes pas formés à ces échanges. Dans notre aide, souvent entachée de notre pouvoir, nous avons perdu la notion de réciprocité. "*Je me sens inutile, je n'ai rien à donner*" nous disait récemment un ivoirien ...

Dans une distance adéquate, gardons-nous de poser ces questions, banales à nos yeux, mais qui font intrusion dans la "sphère sacrée", qui doit être tenue secrète, et qui menacent l'identité de l'autre.

C'est à ce travail psychique que nous confronte l'étranger et qu'impose l'altérité, ce qui implique pour chacun d'interroger et de réaménager son rapport aux normes, aux lois, aux croyances et habitudes... y compris thérapeutiques

Il nous faut trouver, inventer, ce qui va permettre la sortie de ces états de détresse et de souffrance, ce qui va permettre au sujet de donner sens à ce qu'il vit ; et ce travail nécessite un *dispositif groupal et une écoute particulière*.

Car le groupe est en effet le lieu privilégié où se fait naturellement un travail thérapeutique: c'est dans le groupe que se tissent les liens d'appartenance et que

s'établissent les relations; c'est dans le groupe aussi que pourra se figurer et se représenter ce qui n'a pu trouver forme ni sens pour l'individu. Mais c'est aussi dans la trame du groupe que seront déposés les silences, l'impensable, l'intolérable, faisant de lui un lieu de mémoire de l'oubli, un « contenant de négatif ». C'est dans le groupe que le travail de construction de la mémoire à partir des traces mnésiques de chacun et dans le respect de l'oubli nécessaire pourra se faire. Favoriser la reconstitution de groupes pourrait être un des objectifs princeps de nos interventions de « psy humanitaires ».

Mais les groupes sont menacés par la déliaison traumatique, par la répétition et la réactualisation des traces destructrices.

Notre fonction thérapeutique, me semble-t-il, est de permettre par un travail d'enveloppe et de liaison que les groupes tiennent et fonctionnent.

Nos pratiques nous ont appris que c'est dans le groupe et par le groupe, dans le tissage, l'accordage et le partage qu'il offre, que l'on peut avoir accès aux aspects les plus profonds de l'impensé et aux dégâts traumatiques. Les dispositifs groupaux et les processus à l'œuvre permettent de traiter les souffrances psychiques les plus inaccessibles, liées au désaccordage du sujet et des métacadres qui le fondent, et offrent les possibilités et les garanties permettant la reprise des processus psychiques individuels.

- Dans le groupe, la pluralité des espaces psychiques (intra, inter et transsubjectifs), qui se lient, s'articulent, s'emboîtent et se spécifient, et l'espace de communauté, de partage et de transformations, constituent un lieu intermédiaire entre la singularité psychique et l'environnement, un lieu où se forme et se transforme la réalité psychique. Dans cette complexité des rapports et agencements des différents espaces, le processus associatif groupal permet de construire une *chaîne de discours* permettant de donner sens à l'insensé et l'impensable. Et ce que l'un ne peut dire trouvera chez un autre un écho et une possible expression.

- Dans le groupe, les silences ont la parole, les objets perdus ont droit de cité et l'impensé mis en partage pourra trouver quelques échos ou de possibles accordages

dans l'ancrage du groupe. Le travail du groupe permet la reprise des processus de socialisation et de subjectivation.

- Dans le groupe, avec sa fonction contenante, reliante et transformatrice, de nouvelles références et enveloppes culturelles et religieuses, vont pouvoir se constituer par « *métissage* », grâce à des alliances entre la culture originaire et celle du milieu accueillant. Ce « métissage culturel » offre au sujet enveloppe et partage, restaure sa reconnaissance de soi et des autres, et lui permet de retisser les fils de son histoire. En le réinscrivant dans la chaîne dont il est un maillon, en renouant des liens d'appartenance, il devient acteur du sens de sa vie, et pourra partager sa puissance créatrice. Par delà les clivages et les pertes, la blessure de soi et la continuité altérée, cette nouvelle appartenance vient favoriser la construction de souvenirs et la co-création de sens. Alors, « *les voix des uns et des autres ne seront pas orphelines des échos créateurs du temps passé* » nous dit JC. Métraux.

Il faut donc pouvoir construire ensemble un cadre commun et partagé, à partir mais différent des appartenances de chacun. C'est pourquoi le terme "d'intégration" est inapproprié. Cela impose des renoncements de part et d'autre, des deuils, et d'accepter la différence, si enrichissante.

Un environnement social suffisamment accueillant et non menaçant ainsi que de nouveaux modèles d'accompagnement et d'aide, hors du champ thérapeutique qui est le nôtre habituellement, sont à trouver. Et nous disposons de certains repères, faute de solutions, mais ils pourraient être la source de réflexions et de recherches.

Ainsi, la déliaison, le désaccordage et la perte des repères communs et partagés que procurent certaines conditions de migration sont à l'origine du malaise social et du mal-être de certains. A l'échelle individuelle comme des Sociétés, reconnaître et accepter l'autre dans son identité et sa différence reste encore le difficile chemin que l'âme humaine doit parcourir.

Le paysage change, mais si l'hospitalité est offerte, rêves et mirages alimentent les graines de la migration et les germes de la créativité.